

Aurélien Bellanger

Le vingtième siècle



folio

COLLECTION FOLIO

Aurélien Bellanger

Le vingtième
siècle

Gallimard

Aurélien Bellanger est né en 1980. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *La théorie de l'information*, *L'aménagement du territoire*, prix de Flore 2014, *Le Grand Paris*, *Téléralité* et *Le vingtième siècle*, ainsi que d'une pièce de théâtre, *Eurodance*, et d'un ouvrage de chroniques, *La France*.

1

Enfance berlinoise autour de 1900 (passage supprimé), Walter Benjamin.

L'un de mes plus anciens souvenirs est celui d'une machine à fabriquer les sucres d'orge aperçue dans une allée du Tiergarten pendant le marché de Noël. Je ne m'expliquais ni le fonctionnement de la machine, dont les membres coordonnés étiraient et repliaient sur lui-même un long ruban de pâte sucrée, ni la façon dont l'opératrice, en ajoutant à l'instant crucial quelques gouttes d'un colorant rouge, parvenait à transformer celui-ci en une spirale qui s'enroulait gracieusement autour de la friandise, ni comment, enfin, pour me donner l'objet merveilleux vers lequel tendaient déjà mes mains enfantines, cette Parque déguisée en marchande tranchait le cylindre avec une dextérité inégalable pour en ramener magiquement l'une des extrémités sur elle-même afin qu'il me soit possible d'aller le suspendre au sapin familial, où il pendrait bientôt, au bout des branches irréversibles, comme un point d'interrogation. Elle me paraissait alors si douée que j'aurais été disposé à croire que la colonne voisine était sortie de sa machine, plutôt que, dégoulinante et victorieuse, des canons refondus de Sedan. Est-ce en cette même journée d'enfance qu'on me pousse à l'intérieur du cylindre qui sert de socle au monument et qui, par ses bas-reliefs

dorés, m'évoque les pages enluminées de *La divine comédie* que j'aime feuilleter dans l'appartement de ma tante — celle qui m'apprend déjà, avant même que je sache lire, à déchiffrer l'avenir dans les lignes manuscrites ? La colonne vacille un peu dans mon souvenir, comme dans les daguerréotypes qui montrent la chute simultanée, à Paris, d'une colonne identique : le cylindre à l'intérieur duquel je pénètre a perdu tout son décorum, mais pas son prestige, immense, qu'il a d'être une propriété familiale ; je suis maintenant contre la paroi en bois nu d'un bâtiment circulaire qui ressemble au vieux panorama impérial, à ceci près que la ville habituellement représentée sur ses murs aurait été intégralement détruite — comme si la cloche qui annonçait le remplacement d'un panorama par un autre était tombée sur moi, assourdissante, et que j'étais resté prisonnier dans le temps infini qui sépare les mondes. Mais le cylindre se met soudain à tourner, me forçant à devenir, chassé du plancher par la force centrifuge, le seul paysage visible sur la paroi nue, un paysage contorsionné au vide et contaminé par une terreur mortelle sous le visage hilare de mon père, qui représente au-dessus de moi un analème moqueur. Il stoppe enfin le manège et tout ce dont je me souviens, des jours qui précédèrent Noël, cette année-là, c'est d'une nausée interminable que j'ai longtemps associée à cette énigme d'un monument historique transformé en sucrerie et d'une histoire universelle se mettant à tourner sur elle-même.

Note de la DGSI sur le Groupe Benjamin.

Janvier 2023.

Le Groupe Benjamin tiendrait son nom du philosophe allemand Walter Benjamin (1892-1940), figure plutôt confidentielle, mais toujours influente à l'ultra-gauche. Son œuvre constituerait, d'après les universitaires que nous avons consultés, le piège typique pour intellectuels : éclatée, fragmentaire, presque ésotérique, il est impossible de la comprendre vraiment, impossible par conséquent de la réfuter ; faire de Walter Benjamin un philosophe majeur serait en ce sens exagéré s'il ne s'était reformé à chaque génération autour de lui, de son vivant comme après sa mort et jusqu'à aujourd'hui, un groupe permanent d'adorateurs. On lui attribue par exemple une influence posthume décisive sur un courant majeur de la philosophie allemande de la seconde moitié du vingtième siècle, appelé *école de Francfort*, ou *théorie critique*. Plus près de nous, la mode anglo-saxonne controversée des *studies* — *cultural*, *gender* ou *post-colonial studies* — procéderait directement de ses travaux précurseurs. Son texte *Pour une critique de la violence* est par ailleurs considéré comme un classique de la littérature anarchiste.

Nous serions donc là en présence de la manifestation la plus actuelle de ce phénomène déjà ancien. Au jeu de l'oie, que Walter Benjamin semble avoir étudié aussi sérieusement que les échecs, la

case du puits précède de peu celle de l'arrivée : le joueur qui tombe là ne doit alors son salut qu'à la chute ultérieure d'un autre joueur malchanceux. Walter Benjamin serait un piège de cet ordre — un ultime remords de la modernité recroquevillée pour l'éternité à une portée de dé des lieux, variés, où celle-ci prétendait triompher ou mourir : fin de l'histoire hégélienne, société sans classes des marxistes, catastrophisme des enfants d'Hiroshima et d'Auschwitz¹.

Le Groupe Benjamin rassemblerait une dizaine de membres, hommes et femmes, entre 18 et 40 ans. Ses modalités d'action le rattachent à l'ultra-gauche, selon la définition qu'en donne un spécialiste du mouvement : « l'ultra-gauche se positionne comme l'ennemie ultime de ce monde, et n'éprouve pas le besoin de construire des stratégies politiques ; elle veut le détruire, en frappant les symboles de l'État, du capitalisme ou encore de l'autorité. À la différence d'autres mouvances terroristes, elle tient cependant à ne pas faire de victimes. »

Plusieurs actions de type *black bloc* ont impliqué des membres du groupe, soit qu'ils en aient été à l'initiative, soit qu'ils aient été simplement présents. Parmi les actions distinctement revendiquées : la destruction d'une voiture de police pendant les manifestations contre la loi Travail en mai 2016, quai de Valmy ; celle d'un DAB sur le boulevard Montmartre en marge du mouvement des Gilets jaunes en novembre 2018 ; la tentative, également en marge de ce mouvement, de pénétrer sur le site de Précigné, dans la Sarthe, où la société Alsetex fabrique des grenades à destination des forces de l'ordre ; la vandalisation, enfin, d'un multiplexe à Saint-Herblain, dans la banlieue de Nantes, à la réouverture des salles de cinéma en mai 2021. Dans les quatre événements cités, les lettres GB, ou l'intitulé complet Groupe Benjamin, ont été retrouvées taguées à la bombe. De forts soupçons planent aussi sur la tentative d'incendie, à

Perpignan, du centre d'art Walter-Benjamin, au cœur d'une polémique entre un groupe d'intellectuels pétitionnaires et la mairie RN. Des contacts ont d'ailleurs été pris avec les autorités espagnoles pour les avertir de possibles actions visant le village frontalier de Portbou, lieu du suicide de Walter Benjamin, en 1940, après une campagne en ligne contre l'ouverture annoncée d'une attraction touristique de type *escape game*.

Mais le groupe est probablement plus ancien. Ses premières traces électroniques remonteraient aux pages Facebook de plusieurs collectifs antipubs de la décennie 2000. L'un des activistes ainsi identifiés s'était ensuite signalé à nos services au mois de novembre 2014, pendant l'occupation restée mystérieuse du jardin de la BNF, avec un tweet saluant dans cette opération « une action surréaliste visant à libérer l'ange de l'histoire de la prison dans laquelle il était retenu ». Cette occupation prétendument pacifique, destinée, selon plusieurs témoignages concordants, à rendre hommage au poète François Messigné, qui avait mis fin à ses jours ici même quelques mois plus tôt après avoir donné une conférence sur ledit Walter Benjamin, pourrait être l'élément manquant dans la généalogie difficile à retracer du Groupe Benjamin.

Divers éléments permettent en effet d'établir un lien possible entre cette occupation et l'affaire de la ZAD de S. : la mort accidentelle, quelques jours plus tôt, par un tir de grenade offensive — celles fabriquées précisément sur le site de Précigné —, d'un jeune zadiste qui luttait contre un projet de barrage. Lequel aurait croisé peu avant sa mort la route du critique de cinéma Ivan Lepierrier, dont plusieurs indices laissent penser qu'il serait l'un des membres fondateurs du Groupe Benjamin.

Ce dernier aurait été à l'initiative de l'opération parisienne. Il a été entendu par la police à l'époque, mais en l'absence de plainte de

l'établissement public, aucune charge n'a alors été retenue contre lui, et la surveillance qui avait été mise en place a fini par être levée, faute d'éléments probants.

Il a alors totalement disparu.

Mais nous pourrions avoir retrouvé sa trace.

Les analyses ADN diligentées par la gendarmerie sur le site de S., et longtemps négligées, ont depuis apporté la preuve qu'il avait bien appartenu au commando responsable de la destruction de l'antenne-relais qui surplombait la ZAD, la nuit du 24 au 25 octobre 2014 — événement qui devait précipiter l'assaut fatal. Il est apparu aussi, par divers recoupements, qu'il était l'auteur de la photographie tristement célèbre du jeune zadiste tué la nuit suivante.

Le mystère demeure néanmoins sur le lien entre cette affaire, très médiatisée, et l'occupation beaucoup plus confidentielle de la BNF. Nous en sommes réduits à formuler des hypothèses.

La séparation de la BNF en deux sites, le site Mitterrand et le site Richelieu, dans les années 90, a été longtemps un sujet de controverse dans la communauté intellectuelle française. Il a existé toute une littérature plus ou moins révolutionnaire consacrée à cette question, littérature qui préfigure largement, pour des raisons tant chronologiques que thématiques, la littérature antitechnologique qui a accompagné le développement d'internet, la BNF, site Mitterrand, y étant appréhendée comme une entité cybernétique maléfique. On trouve ainsi, dans *Misère de la révolution, l'intellectuel à l'époque de sa reproductibilité technique*, un texte anonyme dont la présence est attestée dans les bibliothèques de toutes les ZAD de France, et qui s'ouvre par le récit d'une errance à travers le jardin en chantier de la nouvelle bibliothèque, une théorisation inattendue de la violence révolutionnaire. Le texte développe l'idée que la seule instance qui peut se dresser face à l'éternité de l'État serait une sorte de guérilla

anarchiste éternelle qui en définirait la véritable frontière et la seule limite. L'auteur cite, pour appuyer cette thèse, le théologien Thomas d'Aquin, qui « dans une intuition géniale qui devait donner au monde moderne sa forme identifia le mal au néant ». La violence anarchiste ne ferait en cela que dessiner autour de l'État la dentelure par laquelle il finira par se détacher. Walter Benjamin se trouve alors cité : « La violence révolutionnaire, le collectionneur de timbres qui détache les figures d'une planche ou le numismate qui mord dans une pièce d'or peuvent s'en faire une idée ; mais seul le faux-monnayeur qui lève sa création au ciel pour en apercevoir le fugace filigrane peut se faire une idée de la révolution. »

Le titre de ce pamphlet fait directement référence à un livre de Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, lequel avait justement été un usager important de la Bibliothèque nationale, pendant son exil parisien, à partir de 1933. Période à la fin de laquelle il a eu plusieurs fois affaire à la police française : il a ainsi passé deux mois interné, comme Allemand, à l'automne 1939, avant de chercher activement à quitter le territoire national, à l'été 1940, cette fois-ci en tant que juif. Il aurait par ailleurs consacré ses derniers mois de travail, de retour à la bibliothèque entre ces deux épisodes dramatiques, à l'étude d'un manuscrit oublié d'Auguste Blanqui, célèbre agitateur révolutionnaire et ennemi autoproclamé de l'État bourgeois.

Cette information et d'autres indices concordants, comme l'étude du fichier des thèses, nous ont amenés à surveiller le fonds Blanqui de la BNF. Un fonds particulièrement mobilisé par un groupe d'étudiants qui préparent un doctorat sous la direction d'Édith Gerson, une spécialiste reconnue de Walter Benjamin, ou sous celle de l'historien de l'architecture Thibault Massy — spécialiste des

Grands Travaux mitterrandiens et de l'architecture *fin de siècle* en général.

L'exploitation des boîtes mail de ces deux universitaires a démontré qu'ils avaient bien été en contact, à l'époque, avec Ivan Lepierrier — malgré la disparition problématique de l'année 2014.

L'apparition du Groupe Benjamin semble donc bien liée à certains événements survenus à l'été et à l'automne de cette année-là.

L'occupation énigmatique du jardin de la BNF était-elle destinée, comme on réactive une cellule dormante, à mobiliser tout un pan oublié de cette mémoire militante ? Moins qu'un projet contre-républicain de fédération anarchiste, moins qu'un enlèvement végétatif de la contestation sociale, les ZAD, tout comme les dégradations ponctuelles de tel ou tel groupe autonome, formeraient un langage secret qu'il nous appartient aujourd'hui, de façon urgente, d'apprendre à décrypter.

Ce qui nous amène à cette découverte importante : le livre de Blanqui *L'éternité par les astres*, situé dans la salle K du rez-de-jardin de la BNF, parmi les ouvrages en libre accès, pourrait avoir servi, et servir encore, de boîte à lettres. Nous avons en effet décelé toute une activité autour de lui, et découvert, caché dans sa reliure, un fragment manuscrit. Le détail troublant est que son écriture n'appartient à aucun des trois suspects susmentionnés — le critique, la philosophe et l'architecte. Elle ressemble en revanche à celle du philosophe allemand Walter Benjamin : le manuscrit serait donc un inédit de celui-ci.

Conclusion cependant nuancée par un détail du rapport d'analyse graphologique fourni en annexe : *l'écriture dudit fragment correspond à celle des différents messages de revendication retrouvés sur les cibles indiquées précédemment.*

Comme elle correspond, plus mystérieusement encore, à celle des annotations griffonnées dans les marges du tapuscrit original du livre, posthume et fragmentaire, de Messigné — *le fameux cadavre de la bibliothèque* —, livre conçu comme une collection de 49 documents apocryphes sur la vie de Walter Benjamin.

1. La notion de *messianisme*, traditionnellement attachée au nom de Walter Benjamin, est ainsi plus complexe qu'il n'y paraît. Selon l'un de ses plus vieux amis et premiers exégètes, l'historien du judaïsme Gershom Scholem, Walter Benjamin aurait entrepris, dans toute son œuvre, « de faire enfin passer la philosophie entre le Charybde du pessimisme et le Scylla non moins périlleux de l'optimisme ». Car si notre philosophe, selon Theodor W. Adorno, son plus célèbre élève, a « imaginé toute une machinerie mentale, digne de celle de Dante, pour explorer l'enfer dans toutes ses dimensions, en gardant à portée de main le fil d'Ariane profondément religieux, sinon enfantin, de l'espoir d'un retour au paradis perdu, il n'a pas craint d'adresser simultanément à l'idée de progrès, manifestation éminemment séculière du concept de paradis, les objections les plus constantes et les plus inventives ». De là ce paradoxe que cette pensée profondément messianique aurait dirigé ses meilleures flèches contre la théorie du messianisme — ce qui serait « l'étoile au front du messianisme véritable ».

2

Lettre d'Emil Benjamin à Gaston Lévy.

Berlin, 1^{er} décembre 1892.

Cher vieux camarade et excellent collègue,

Je t'écris, avec un impardonnable retard, pour t'annoncer la naissance, cet été, de Walter, mon premier fils. C'est pour nous une grande joie. Sa mère se porte bien et te salue. Les affaires vont ici bon train, et Paris finirait presque par ne plus me manquer, depuis que j'ai échangé notre beau métier de banquier pour celui plus aventureux d'homme d'affaires : c'est pour moi-même, désormais, que j'investis dans des domaines qui vont du palais des glaces au music-hall. Mais j'ai gardé un pied dans la tradition, en me faisant aussi antiquaire ! Enfin disons plutôt, car je ne possède pas de boutique, je ne suis tout de même plus de cette génération archaïque, que j'achète et revends toutes sortes d'articles précieux, et notamment des livres. Le croiras-tu, j'ai là, sur mon bureau, une authentique lettre de Luther à Josel von Rosheim, celle-là même dans laquelle le réformateur déplore l'impossibilité où il se trouve de convertir les juifs d'Allemagne — le pauvre homme ! — et de leur faire « reconnaître en notre Dieu le Messie qu'ils attendent ». Je me demande si je ne vais pas la garder : il ne faudrait quand même pas

que le dépit du grand homme réveille de viles pulsions chez nos contemporains. Qui auraient été bien déçus, je le crains, s'ils nous avaient vus, quand nous sortions à Paris, ne pas chercher d'autre messie qu'une certaine petite danseuse... Mais trêve de nostalgie, je suis désormais un homme installé, marié, un bourgeois et un père de famille, comme je viens de te l'annoncer. J'ai laissé cette partie de ma jeunesse à Paris sans regret, et je m'amuse, dans un Berlin qui ressemble finalement de plus en plus au Paris que j'ai connu, avec ses innombrables travaux d'embellissement derrière les palissades desquels on laisse généreusement passer, comme des petites souris, quantité d'investisseurs susceptibles d'égayer les foules, le temps que durent les travaux : c'est ainsi que j'ai des parts dans une patinoire et dans un zoo, mais aussi dans différents manèges et attractions foraines. Il me faudrait, à ce titre, revenir prochainement à Paris, pour faire le plein de nouveautés — réjouissance dont la naissance de mon fils me prive pour le moment. J'ai lu à ce propos que les récentes « pantomimes lumineuses » du musée Grévin rencontraient un beau succès, et je te demanderais bien, cela serait un grand service que tu me rendrais, si tu pouvais t'y rendre pour me faire part des potentialités d'un tel spectacle, auquel je pourrais convertir, n'en déplaise au vieux Luther, la foule berlinoise : on parle d'une illusion de la vie entretenue de façon quasi parfaite — à en ridiculiser les figurines de cire qui nous terrorisaient quand nous étions enfants...

Ton ami,

Emil

Disparition du poète François Messigné.

Le Matricule des Anges, septembre 2014.

« Poème est le monde dans sa peur de mourir » : s'en est-il souvenu le temps de sa chute, en rêvant à sa dernière œuvre ? Le 8 août dernier, à la suite d'une conférence donnée à la BNF, site Mitterrand, qui venait clôturer sa dernière résidence, le poète François Messigné s'est jeté dans le jardin excavé de la bibliothèque.

Dans un communiqué, l'établissement public a fait part de sa « profonde tristesse ; les agents et conservateurs qu'il a croisés, pendant sa résidence, peuvent tous témoigner de son enthousiasme à mener ce projet, qui devait hélas être son dernier. Il était devenu, ces derniers mois, un habitué des lieux : une silhouette curieuse et interrogatrice, inlassable et passionnée ».

Né à Angers, en 1967, François Messigné appartient à cette génération de poètes qui auront vu la poésie mourir de leur vivant : ni performeur, ni véritablement figure de l'avant-garde artistique, ni gloire locale enracinée à l'un des quelques rares éditeurs régionaux encore spécialisés dans la défense de cet art en péril, il aura vécu plutôt le destin exemplaire des poètes en résidence, un destin de quasi-troubadour, quelques mois ici ou là, de la prestigieuse Villa Médicis de Rome au Sémaphore d'Ouessant. Nul pittoresque,

pourtant, dans cette œuvre baladeuse. On a parlé, au sujet de celle-ci, de poésie documentaire.

Il s'était fait, ces dernières années, de plus en plus rare, surtout avec la dissolution du seul groupe auquel il avait jamais appartenu, celui des Grands Réalistes, réunis autour de Céline Persan et de Christian Patmos, décédé en 2004, qui signèrent, à la fin des années 90, quelques œuvres collectives remarquées : les Notices. Distribués en librairie dans de petites boîtes blanches, il s'agissait de longs poèmes en prose d'un seul bloc, imprimés, dans une taille de police presque illisible, sur une feuille de papier ultrafine repliée comme la notice d'un médicament, et qui se voulaient des vues en éclaté du domaine abordé : la finance, avec *Le clavier Bloomberg*, la médecine, avec *Pacemaker*, l'histoire tragi-comique du premier stimulateur cardiaque au plutonium implanté sur un survivant d'Hiroshima, ou la transformation du vent en image, dans *Smart grid*, précis détaillé du fonctionnement d'un data center sur le cap Corse — leur dernière œuvre collective avant le sabordage typographique de leur dernier projet, *Copier-Coller*, qui reprenait sur une seule planche toutes leurs œuvres antérieures à une échelle proche de celle du microfilm.

L'œuvre personnelle de Messigné était peut-être plus lyrique, sans s'éloigner tout à fait de ce canon, et de ce goût pour le ready-made et l'écriture grise. Elle compte une dizaine de titres, qui reprennent un peu la mécanique de ces œuvres collectives, par le choix d'épuiser exhaustivement leur sujet, que ce soit la conquête spatiale, dans *Kourou*, ou le trading à haute fréquence, dans *Le pylône de Houtem*.

Fort de sa formation de philosophe et d'épistémologue, Messigné avait déclaré, dans l'un des rares entretiens qu'il nous avait accordés, que son unique ambition littéraire était de faire à la Modernité ce que

Dante avait fait avec le Moyen Âge : écrire le grand poème récapitulatif d'une civilisation sur le point de s'achever — la sienne.

Il s'était ainsi logiquement intéressé à la Bibliothèque nationale, envisagée comme un bâtiment-machine, une entité cybernétique autonome, terminale. Sa conférence de restitution, qu'il avait mystérieusement tenu à donner dans le creux du mois d'août devant une salle presque vide, n'était cependant pas directement consacrée à la machine, mais au plus célèbre fantôme qu'elle avait hébergé : Walter Benjamin, pendant son exil parisien, entre 1933 et 1940. Il n'est à cet égard pas inutile de rappeler — cela avait d'ailleurs été sa seule incursion dans le théâtre — qu'il avait auparavant collaboré à une adaptation d'*Origine du drame baroque allemand* — le chef-d'œuvre de celui-ci. Préparait-il cette fois un poème sur le philosophe ? Rien n'interdit de le penser.

À moins que son suicide, acte surréaliste suprême et irréversible, *soit* ce poème.

On sait que la disparition tragique de Benjamin a généré quantité d'énigmes, de la disparition du porte-documents avec lequel il avait franchi, épuisé, la frontière espagnole à celle de sa bibliothèque parisienne, en passant par le sauvetage in extremis de son grand livre inachevé sur les passages parisiens.

Il n'est ainsi pas interdit de penser qu'il demeure, à côté de cette conférence spectaculairement elliptique, un texte fantôme, caché quelque part. Son ancienne complice, la Grande Réaliste survivante, Céline Persan, qu'il avait désignée comme son exécutrice testamentaire, nous a cependant affirmé qu'elle n'avait reçu aucune indication allant dans ce sens.

À moins — hypothèse fabuleuse et bien dans sa manière — que cet inédit, ce soit la bibliothèque elle-même, en tant que ready-made.

Pour saluer la mémoire du poète François Messigné, nous publions, avec la généreuse autorisation de la BNF, des extraits de sa dernière conférence.

*Illustration de couverture : Julien Langendorff
d'après photo © SZ Photo / Sammlung Megele / Bridgeman Images.*

© *Éditions Gallimard, 2023.*

Aurélien Bellanger

Le vingtième siècle

« Comprendre Benjamin, c'était comprendre le monde moderne. C'est en tout cas l'équation parfaite qui m'est apparue. Il ne me restait plus alors qu'à faire rentrer la BNF dans celle-ci. »

En 2014, un poète se suicide à la Bibliothèque nationale de France, où il vient de donner une conférence sur le grand penseur du vingtième siècle Walter Benjamin. Sidérées par cette nouvelle, les trois seules personnes qui ont assisté à la conférence cherchent à comprendre ce qui a pu provoquer cet acte irrémédiable. Édith, universitaire, Ivan, critique de cinéma, et Thibault, architecte, sont des inconditionnels du philosophe allemand. Mais quel lien le trio entretient-il avec le Groupe Benjamin, une organisation d'extrême gauche qui réalise des actions militantes énigmatiques ?

« Un roman comme vous n'en avez jamais lu, à la fois érudit et fantasque. »

Augustin Trapenard, *La Grande Librairie*

« Aurélien Bellanger nous révèle les ruines à venir de notre XXI^e siècle cerné par le fascisme. D'une vertigineuse et puissante mélancolie. »

Élisabeth Philippe, *Le Nouvel Obs*

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA THÉORIE DE L'INFORMATION, *roman*, 2012 (Folio n° 5702)
L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE, *roman*, 2014 (Folio n° 6049), prix de Flore 2014, prix
du Zorba 2014 et prix Amic de l'Académie française 2015
LE GRAND PARIS, *roman*, 2017 (Folio n° 6519)
EURODANCE, *théâtre*, 2018
LA FRANCE, *chroniques*, 2019
LE CONTINENT DE LA DOUCEUR, *roman*, 2019 (Folio n° 6904)
TÉLÉRÉALITÉ, *roman*, 2021 (Folio n° 7115)
LE VINGTIÈME SIÈCLE, *roman*, 2023 (Folio n° 7401)

Aux Éditions Léo Scheer

HOUELLEBECQ ÉCRIVAIN ROMANTIQUE, 2010

Aux Éditions de la Ménagérie

LA FÊTE, aquarelles de Thomas Lévy-Lasne, 2017

Aux Éditions Stock

LE MUSÉE DE LA JEUNESSE, coll. « Ma nuit au musée », 2024

Aux Éditions du Seuil

LES DERNIERS JOURS DU PARTI SOCIALISTE, 2024

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

L'Auteur

1. Enfance berlinoise autour de 1900 (passage supprimé), Walter Benjamin.

Note de la DGSJ sur le Groupe Benjamin. Janvier 2023.

2. Lettre d'Emil Benjamin à Gaston Lévy. Berlin, 1^{er} décembre 1892.

Disparition du poète François Messigné. Le Matricule des Anges, septembre 2014.

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Le vingtième siècle d'Aurélien Bellanger
a été réalisée le 24 juin 2024
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073058621 - Numéro d'édition : 627353)

Code produit : Q04882 - ISBN : 9782073058638.

Numéro d'édition : 627354

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.